

A Georges Normandy,
son ami
P.B.

PRÉFACE

« Il n'y a pas de souvenirs superflus quand on a à peindre la vie de certains hommes. » Charles Baudelaire

Il semble bien que tout ait été dit sur la vie romanesque, tumultueuse et douloureuse de Guy de Maupassant. Pourtant j'ai eu la chance de découvrir un épisode d'un intérêt particulier et qui avait échappé jusqu'ici aux biographes du grand romancier.

Il s'agit d'un document qui va nous révéler non seulement un Guy de Maupassant, amoureux de l'amour, curieux des sensations les plus raffinées, mais encore l'écrivain tour à tour sensible ou brutal ; nous montrer en pleine lumière l'homme mis à nu, le malade, déjà en marche vers l'atroce calvaire de la folie !

J'ai même le sentiment que les racines de bien des faits qui agitent la vie de Maupassant, surtout vers la fin, on pourra mieux les discerner en examinant attentivement ces documents nouveaux. Ils répondent à des questions non encore résolues ; ils éclairent d'une lumière singulière la vie du romancier et la naissance de certains de ses livres. En feuilletant ces pages insoupçonnées, d'une si grande force d'évocation, nous allons voir surgir devant nous un homme vivant, un Guy de Maupassant d'abord puissant et beau, ce solide garçon aux yeux pleins de lumière, au visage énergique, bien modelé, au front large, aux lèvres sensuelles sous l'envol de la moustache blonde.

Nous l'entendrons parler de sa voix grave, parfois chantante¹.

Nous le suivrons dans la vie, nous le verrons travailler et s'amuser. Mais nous le retrouverons bientôt fatigué, usé par une existence trépidante, blessé par la maladie, anéanti, au bord du gouffre. Hanté continuellement par le cauchemar de la vieillesse et de la mort² lorsqu'il ne redoutait pas ce destin encore plus atroce : la folie.

C'est par Léon Fontaine, le Petit Bleu, de la nouvelle Mouche, le frère en canotage de Guy de Maupassant, que j'ai eu la révélation de l'histoire que je vais raconter. Un soir à Paris, nous avons dîné à

¹ « La voix de Guy de Maupassant est parfois si étrangement pathétique qu'elle semble ajouter à la parole humaine des vibrations venues d'un monde inconnu. » (Léon Fontaine).

² « Je voudrais tomber en pleine force pour ne pas avoir à connaître les infirmités de l'âge ni la décadence progressive des facultés. » (Lettre de Guy de Maupassant à Léon Fontaine.)

deux pas de la rue Moncey, d'où l'auteur de Bel Ami devait partir à la conquête de la gloire. Comme toutes les fois que nous nous rencontrions, tout naturellement, ce soir-là nous avons parlé de Guy. Nous avons évoqué son cher souvenir avec tant d'ardeur qu'il nous semblait que son ombre était à côté de nous et nous eussions été à peine surpris d'entendre sa voix.

Un moment Léon Fontaine parut réfléchir, puis, sur un ton de confiance et comme s'il craignait d'être entendu, à voix basse, il commença :

« Je croyais vous avoir tout dit sur mon ami, je me trompais ; il y a quelques jours en rangeant de vieux papiers, je me suis soudain rappelé une bien curieuse aventure de Guy, la plus étrange, certes, mais aussi la plus navrante de toutes ses aventures. Aujourd'hui, j'accuse une femme, non d'avoir tué mon ami, mais d'avoir précipité sa déchéance par ses manigances de femme passionnée et jamais satisfaite. Dès qu'il eut rencontré cette amoureuse d'un genre si dangereux, mon ami changea rapidement. Peu à peu une véritable obsession sensuelle s'était emparée de sa pensée. Il était comme ensorcelé et meurtri. D'abord, ce fut, à la suite de séances épuisantes, comme un grignotement du cerveau, puis, bientôt, sous la poussée des pires extravagances sexuelles, tout l'édifice de l'intelligence se trouva sapé. »

Comme s'il hésitait encore à me confier ce lourd secret dont je devinais confusément toute l'importance, Léon Fontaine se tut un instant. J'attendais, haletant, partagé entre la crainte et l'espoir. Alors mon ami ayant pris une soudaine décision poursuivit :

« La femme dont je vous parle ne ressemblait en rien aux autres maîtresses de Guy. La plupart de ses amies étaient des mondaines attirées par la renommée de l'écrivain, curieuses de sa légende de surhomme, légende que Guy lui-même s'amusait à entretenir. Ces femmes étaient, au fond très flattées de raconter leur belle aventure. Mais la femme dont je vous parle était, elle, une étrange créature, une esthète comme on disait à cette époque. Peintre, sculpteur, journaliste, romancier, une affolée de féminisme et de sociologie qui, à tout bout de champ vous citait Auguste Blanqui ou Proudhon ; avec cela elle était encore un redoutable spadassin. Enfin, elle était surtout une amoureuse qui possédait au plus haut degré la science de la volupté et qui entendait bien jouir de tout sans frein !

« Ces quelques renseignements vous feront facilement comprendre quel terrible danger cette femme pouvait être pour mon ami qui fut toujours très sensible aux singularités de la passion. Et cette femme était d'autant plus dangereuse pour son amant qu'elle était d'une intelligence exceptionnelle, qu'elle avait un charme incomparable et qu'elle possédait un corps de déesse : « un nid à caresses » précisait mon ami, si enthousiasmé par cette liaison. Enfin, elle arrivait dans la vie de Guy au moment où il n'avait plus que quelques années à garder sa raison.

Cet amour devait amener rapidement la catastrophe finale.

Après l'avoir longtemps reçue chez lui, pour des raisons qu'il me serait difficile de vous expliquer, Guy de Maupassant loua à Bezons, dans une vieille maison sur les bords de la Seine, une chambre où il voyait parfois sa maîtresse. De cette femme mystérieuse, Guy me dit un jour : « Elle porte en elle un charme indéfinissable dont il m'est impossible de me défendre. »

« Après la rupture, mon ami garda la chambre de Bezons. Il me confia un jour que je l'avais rencontré par hasard – car je ne le voyais presque plus – qu'il ne pouvait se décider à la quitter. Il lui était même arrivé d'aller passer tout un après-midi, seul, devant ce lit trop vaste et désert, près de cette glace d'un vert triste, témoin autrefois de ses amours fantasques.

« Un matin de septembre 1889 que j'allai voir Guy chez lui, l'idée lui vint d'aller déjeuner avec moi à la campagne. Comme autrefois, comme au temps de Mouche et de La Feuille à l'envers. L'idée l'enchantait ! « Cela va tellement me changer de leurs déjeuners à grand fracas », me dit-il.

Du coup je retrouvais Joseph Prunier, avec ses yeux lumineux, son entrain endiablé et tellement différent de l'auteur choyé, au visage fermé et parfois douloureusement crispé. J'étais ravi.

« Ce fut un déjeuner charmant, au bord de l'eau, dans une amusante guinguette déserte. Nous bûmes du champagne dont Guy raffolait dans sa jeunesse.

« Maupassant était redevenu étonnamment jeune. Je le revoyais tel qu'il était à vingt ans, alors que nous étions de vrais frères. Je me souviens même qu'il chanta des strophes de « la Femme du Sergent ». Puis, faisant allusion à l'équipage de la yole : Mouche, il dit tout bas, comme pour lui seul, la plaisante et mélancolique complainte d'Auguste de Châtillon :

Nous étions quatre compagnons
Qui buvions sec et nous aimions,
Sans souci de l'heure qui sonne,
L'un mort, il en resta trois,
Puis deux, puis un, et puis, je crois
Après, personne.

« Depuis bien longtemps, me confia mon ami, je n'avais pas connu d'heures semblables. Vois-tu, comme disait Flaubert, la littérature est une maîtresse terrible, mais le succès, c'est le baignoire ! » Aussi je suis heureux d'avoir passé ces quelques heures d'insouciance, d'être revenu au temps lointain de Bezons et de Sartrouville. J'ai l'impression d'être à l'époque où tous les soirs tu venais me retrouver dans ma petite chambre de la rue Moncey.

« Alors, j'écrivais avec une joie frénétique. Ma plume se lançait vers des horizons charmants. J'attendais tout de l'avenir. Je croyais encore à la douceur de vivre ! »

« Un vent léger commençait de souffler ; des feuilles mortes s'envolèrent. Subitement le tonneau de mon ami tomba. Peu à peu il s'assombrissait. Pâle et las, il paraissait plonger dans une songerie

imprécise et errante. « Allons voir ma chambre », fit-il d'une voix changée.

« J'avais imaginé une chambre luxueuse et gaie. Je me trouvai dans une pièce humide et froide qui sentait le moisi et le renfermé. D'une ancienne commode qui j'avais vue souvent à La Guillette à Etretat, il sortit trois liasses de papier. « Ce sont ses lettres, m'expliqua mon ami. Je serai désolé qu'elles tombent un jour dans les mains d'un étranger. Aujourd'hui je suis surtout venu ici pour les détruire. »

« Tout en parlant Guy parcourait rapidement ces feuilles couvertes d'une petite écriture autoritaire. Je sentais qu'il éprouvait un étrange malaise à parcourir ces lettres. Que pouvaient-elles bien contenir ? Elles retraçaient sans doute en termes brûlants, ces scènes d'amour qui avaient dû conduire l'amant affolé au paroxysme de la volupté. Ces feuilles fleurant encore un parfum discret, évoquaient ces étreintes mortelles qui lentement, insidieusement, avaient craquelé, puis anéanti ce magnifique cerveau.

« Enfin le romancier se décida à placer les trois paquets dans la cheminée et y mit le feu. Je fus frappé par la similitude de cette scène avec celle que Guy raconte dans son roman Fort comme la mort.

« Le retour à Paris, par un soir aigre, fut vraiment sinistre. Maupassant ne parla presque pas. A la gare, il me quitta, prétextant un rendez-vous urgent chez son éditeur. Je ne devais jamais le revoir. »

La voix de Léon Fontaine s'était tue ou plutôt elle s'était brisée. Il commençait à pleuvoir. De lourdes gouttes obliques frappaient les vitres. Dans la cheminée les flammes élastiques s'élançaient à l'assaut d'une grosse bûche noire et rouge par endroits. Sur la table de Petit Bleu, parmi les livres et les journaux, la belle photographie – la plus ressemblante – de Guy de Maupassant par le photographe Thiel, de Nice, semblait sourire tristement comme si dans son cadre marqueté il avait tout entendu.

Sur le moment j'avais pris simplement du plaisir à écouter le récit de mon ami. Ce ne fut que rentré chez moi, la nuit, que je réalisai tout l'intérêt d'une pareille révélation. En même temps je comprenais les difficultés que j'allais sans doute rencontrer dans mes recherches. Comment, en effet, retrouver les documents sur cette liaison. Je me mis pourtant en campagne. Durant des mois je cherchai. Je ne trouvai absolument rien.

Sur ces entrefaites Léon Fontaine mourut, à Cannes. Avec lui disparaissait le dernier témoin de ce roman.

Du moins je le croyais.

Des années passèrent. J'avais presque oublié cette histoire, lorsqu'un jour je reçus la visite d'un vieux journaliste parisien qui durant plus de trente ans avait été mêlé à la vie mondaine littéraire et artistique. Le hasard nous amena à parler de Guy de Maupassant :

« Au fait, déclara mon visiteur, à propos de Guy de Maupassant, je crois bien avoir encore dans mes archives des lettres du grand romancier. »

Deux jours après, mon confrère revenait chez moi. Il portait une serviette bourrée de vieux papiers. C'était l'effarante histoire d'amour que vous allez lire.

P.B.

I

Deux jeunes filles

Vers la même époque où, sous le pseudonyme de Guy de Valmont, Guy de Maupassant publiait ses premiers essais littéraires ; à Nancy une jeune fille qui devait jouer un rôle capital dans l'existence du romancier, se faisait déjà remarquer par ses travaux de sculpture.

Marie-Paule Desbarres, fille d'un riche industriel, avait renoncé de bonne heure à la vie oisive des bourgeoises et avait assez difficilement obtenu de ses parents l'autorisation de fréquenter l'école municipale de dessin.

Depuis peu de temps, un élève d'Eugène Delacroix et de Maréchal, l'excellent peintre Théodore Devilly avait pris la direction de cette école. On voyait de jeunes peintres élevés à son enseignement s'essayer, aux expositions régionales. Parmi eux se distinguaient surtout Charles de Meixmoron, son ami Jeannot, sorte d'amateur, officier se divertissant, lui aussi, au jeu troublant de la peinture et Victor Prouvé devenu plus tard un grand céramiste.

A ses débuts Marie-Paule Desbarres s'était passionnée pour le dessin et ses croquis spontanés révélaient de telles qualités que Théophile Devilly aurait voulu diriger la jeune fille vers la peinture. Mais telles n'étaient pas les aspirations de Marie-Paule.

Certes dans ce milieu d'artistes, Mlle Desbarres ne tarda pas à faire sensation. On l'estimait et on l'admirait. Sa présence ne laissait personne indifférent, tant de vie, d'éclat, et de chaleur se dégageaient de sa personne.

Au physique Marie-Paule était une superbe brune, fine, élancée, aux grands yeux verts avec un vaste front couronné par une splendide chevelure noire.

Son caractère répondait parfaitement à son physique : elle était autoritaire et ardente. Elle apparaissait comme une intermittence de lumière et d'ombre.

Ses relations étaient très peu nombreuses, même à l'école. En dehors de sa famille, elle ne fréquentait qu'une amie : Marie-Aimée. Nous avons d'elle un joli portrait au pastel de sa cousine, Marcelle de Lussigny. Marie-Aimée était très belle, plus longue que grande, mais si flexible, on l'eût cru frêle, n'eût été son air décidé, cette volonté tendue qui animait ses grands yeux bleus. Elle était plus que jolie : son visage régulier irradiait. Il semblait éclairé du dedans par une lumière cachée. De toute sa personnalité, il émanait un charme secret inexprimable.³

³ Marie-Aimée s'appelait en réalité Marie-Edmée X... Parente du glorieux général mutilé ayant joué un rôle important dans l'autre guerre, elle consacra une partie de sa vie à la résurrection en France du culte de Jeanne d'Arc. Peintre de talent, Marie-Edmée X... est l'auteur d'un important tableau représentant Jeanne d'Arc à Domrémy.

Le contraste entre ces deux jeunes filles était saisissant. Autant l'une était masculine dans ses attitudes et dans ses aspirations, autant l'autre paraissait tendre et douce. Elle avait aussi une grande pureté, un moral très élevé et la piété la plus exaltée par le sentiment religieux. Elle était fraîche comme les roses. D'un cœur très sensible Marie-Aimée sentait un besoin irrésistible de s'incliner vers une confidente. Elle avait besoin de se donner tout entière avec de grands élans de tendresse refoulée. Ce qui lia davantage les deux jeunes artistes, ce fut leur amour et leur admiration pour Jeanne d'Arc. Peintre d'un talent très personnel, Marie-Aimée avait souvent voulu faire le portrait de l'héroïne lorraine. Son amie l'avait devancée. Elle lui montra un jour dans son atelier l'esquisse d'une statue de Jeanne qui la bouleversa. C'est que cette œuvre n'était pas simplement une représentation théâtrale, Marie-Paule avait admirablement interprété son modèle. Et l'on voyait, jaillissant de la glaise, une héroïne courageuse, superbe et vivante : un acte de ferveur, une preuve évidente de talent. L'amitié amoureuse des deux jeunes filles est loin d'être passée inaperçue. Dans la société bourgeoise de Nancy on jase déjà beaucoup sur les relations pourtant inattaquables des deux artistes.

La première Marie-Paule, mise au courant de ces bruits odieux, veut couper court à toutes ces calomnies. Et malgré son grand attachement pour Marie-Aimée, elle quittera Nancy et s'installera à Paris.

Elle n'avait pas tardé à attirer l'attention des écrivains d'art. Dans le Figaro le critique influent d'alors Albert Wolff pourra écrire :

« Mademoiselle Gisèle d'Estoc⁴ expose des oeuvres qui la placent d'emblée au premier rang des artistes de ce temps. Elle a un don prestigieux de statuaire. C'est un des talents les plus énergiques et les plus originaux qu'on puisse citer dans la génération récente. En dehors de ses nus étrangement sensuels et si vigoureusement modelés, il y a des bustes où cette artiste donne des preuves de la volonté, de science et de haute intellectualité. Elle comprend pleinement tout le sens silencieux de la matière, bronze ou marbre, et elle y fouille, avec une violence exceptionnelle, des figures tourmentées, crispées, puissantes, qui ne ressemblent à celles d'aucun autre sculpteur, et qui frémissent d'une vitalité fiévreuse. Un tel art l'âme par la profonde intensité de son affirmation. »

De son côté, Marie-Aimée qui avait éprouvé une très grande tristesse au départ de son amie, continuait à Nancy son existence de travail : peintures et recherches artistiques. Nous sommes renseignés sur la « couleur » des sentiments qui unissaient les deux jeunes filles en parcourant la correspondance et le *Journal* inédit de Marie-Aimée. Quelques jours après le départ de Marie-Paule son amie lui écrit :

Nature d'élite, très douée pour les arts, très cultivée, Marie-Edmée X... a écrit d'admirables lettres d'une pensée très élevée et mystique. Il y a quelques années on a publié d'elle un très curieux « Journal ».

⁴ Dès son arrivée à Paris, Marie-Paule avait adopté ce pseudonyme.

« Vous êtes arrivée à Paris maintenant, et moi je suis assise à la place où je vous ai reçue si souvent à la même heure. Oh, mon amie, que ne puis-je vous recevoir encore ! Mais sommes-nous vraiment réunies lorsque vous êtes auprès de moi ? Il ne me suffira jamais de vous voir et de vous entendre, ainsi que tout le monde peut le faire, au contraire même, plus je partage votre vie intime, plus je sens qu'il nous manque un lien, le plus fort de tous ceux qui unissent deux amies : le seul qui puisse me donner pleine confiance en un amour, une même fois et un même espoir. Et, non seulement, vous ne croyez et vous ne désirez pas comme moi, mais j'ignore si vous avez le moindre désir ou la plus simple croyance. Ce vide m'attriste autant qu'il peut éprouver une âme qui le sent combler en elle ; mais je vous parle trop de moi et pas assez du moment présent qui m'occupait tout le jour.

« Quelle longue journée ! A trois heures, comme j'étais en face d'un paysage bien dépouillé, j'ai vu passer un jet de fumée blanche, c'était un train courant à Paris. Vous aussi vous étiez passée par là ! Et quand reviendrez-vous ? »

Prise dans le tourbillon de la vie parisienne, Marie-Paule oublie parfois de répondre à son amie. Alors Marie-Aimée trompe son chagrin en le confiant à son *Journal*.

« Huit heures moins dix du matin. J'ai quelques minutes à consacrer au bonjour matinal mon amie. J'ai voulu rendre votre souvenir encore plus sensible en venant vous causer sur le banc du fond du jardin, où nous avons passé les premières heures de notre amitié. Le temps est splendide, tout semble en fête autour de moi et votre absence pèse sur mon cœur de tout le poids que ma résolution ajoute. Votre absence m'isole de ce bonheur, d'une manière étrange mais contre laquelle toute volonté se briserait si on pouvait l'y employer. Ah ! ne craignez pas que je veuille jamais me distraire de cette douleur pour l'adoucir ! »

Un jour Marie-Paule annonce à son amie qu'elle va se marier. Marie-Aimée lui répond aussitôt :

« Vous avez, dites-vous, trouvé un homme digne de votre amour. Allons donc ! Je n'en crois rien. Je ne vous vois pas en ménage. Ou vous deviendrez folle ou il vous faudrait un dieu. Je sous-entends que cet amour soit heureux et durable, naturellement, car je vous crois capable de tout, excepté d'être satisfaite par ce qui est éphémère. Vous avez déjà beaucoup aimé et chaque fois vous avez cru que cet amour serait éternel. Je vous crois sincère parce que je ne peux supposer en vous des sentiments vulgaires. »

Ce même jour, Marie-Aimée confie à son *Journal* :

« Que je me suis trouvée seule hier ! Pourtant la nature était belle, j'avais fait un dernier effort pour surmonter la faiblesse qui m'envahit

à votre souvenir. Je l'apportais joyeusement dans mon cœur cette chère image de notre unique amour ; et puis, un coquelicot au bord du champ de blé m'a rappelé notre première promenade dans ce même sentier !... Vous étiez déjà assez jalouse pour me défendre de regarder en arrière.

La maison était là, le champ frissonnait au même souffle du soir. Entre des nuages noirs et chassés par le vent, s'ouvraient des éclaircies d'azur qui me rappelaient vos yeux que j'admirais tant alors ! J'ai senti des larmes me gonfler le cœur. »

Et le lendemain, la jeune mystique note encore dans son Journal :

« Pourquoi donc, Marie, avez-vous jeté dans ma vie déjà si triste, mais si calme, ce nouvel élément de doute et de souffrance ? Est-ce bien moi que vous aimiez et non pas une création de votre esprit ? Ce qui m'a fait distinguer par vous, n'est-ce pas ce fond de l'âme étrange qui m'a toujours isolée, contre lequel se sont brisées des affections aussi tendres sinon aussi ardentes que la vôtre, ce fond de l'âme que j'épuise à vouloir comprendre, qui fait tout mon caractère et que je ne puis anéantir, parce que le suicide est un crime. Oui, Marie, j'ai la passion du sublime ! Vous pouvez en sourire, car cette passion dans toutes ses phases diverses, je la porte en moi depuis que je pense. Cette passion a toujours été disproportionnée avec mes forces, ce qui me rend d'autant plus coupable et misérablement petite.

Qu'importe, elle m'est nécessaire comme l'air que je respire, et je sais ce qu'il m'en a coûté de vouloir vivre sans elle. Or, je crois qu'avec la différence de son caractère, c'est la même passion qui nous a tourmentés toute notre vie. Vous n'en conviendrez peut-être pas, mais la nature de vos désirs, de vos antipathies me le prouve. D'ailleurs je fais mieux que de le croire, je le sens. Je ne pouvais aimer qu'une âme sublime ou digne de l'être, sinon je préférerais ne jamais être aimée. C'est la raison du peu de ménagements que j'ai pour vous. Je ne puis être avec vous comme avec les autres.

Je n'étais pas faite pour vous aimer. Cette union de deux vies en une seule ne peut se réaliser sur la terre telle que je la désire, parce que nos plus grandes qualités sont mutilées par l'erreur et la perversion naturelle du cœur humain. Aimer doit être un art et non pas la vie. »

Et toujours sans nouvelle de son amie d'élection Marie-Aimée lui écrit encore cette lettre qu'elle n'enverra jamais et que j'ai trouvée dans ses papiers inédits :

« Non, ce n'est pas possible, n'est-ce pas, vous ne m'oubliez pas, vous m'aimez toujours ! Sans vous il y aurait un vide affreux dans toutes mes joies. Je souffre de votre silence, je vous aime. Je vous aime plus que jamais. Il n'y a donc pas de limite à cette ascension infatigable du cœur humain ? Dites-moi bien franchement que vous n'êtes pas décidée à rompre. Cela ne se peut pas. Nous nous aimons

pour toujours. Mais quand vous verrai-je ? Cette réunion est absolument nécessaire Marie, m'entendez-vous ? Je ne veux pas me séparer de vous, jamais ! »

L'attention de Marie-Paule dans cette étrange idylle pourrait être inexplicable si nous n'avions d'elle un billet écrit la veille de son départ de Nancy et que Marie-Aimée a gardé dans ses papiers les plus précieux. Ce billet le voici :

« L'amitié, je ne la comprends pas comme toi. Je n'admets l'amitié que comme la sœur passionnée de l'amour ! Je t'aime, moi, de toutes les forces de mon cœur. »

Ce billet a révélé à Marie-Aimée les intentions véritables de son amie. Elle en a beaucoup souffert, mais n'a pas eu la force de briser cette chaîne. Ainsi du moins a-t-elle compris à quel point elle tenait encore à son amie.

Maintenant ce que Marie-Paule désire, c'est attirer sa compagne à Paris. Elle sait bien qu'à Nancy, dans son cadre habituel, la dévote de Jeanne d'Arc restera inflexible. Aussi compte-t-elle beaucoup sur les effets d'un séjour à Paris pour vaincre les scrupules de Marie-Aimée. La surprise, le trouble, la griserie de ce milieu pourraient grandement aider Marie-Paule dans son projet.

Et c'est alors qu'elle invite son amie à venir la retrouver. Elle lui écrit : « Toi seule pourras m'éclairer, me protéger, et m'éviter de sombrer dans une aventure lamentable ! »

Marie-Aimée abandonnera tout pour aller rejoindre celle qu'elle aime. Elle lui écrit aussitôt :

« Plus je pense à cette réunion prochaine, plus je m'aperçois qu'elle est absolument nécessaire. Je vous cherche dans tout ce qui m'entoure. Votre souvenir embellit les choses les plus indifférentes. Vous revoir ! Nous oublierons tout dans cet instant. Sans cette idée je ne sais ce que je deviendrais. Sans vous il me semble que tout est vide. Sans votre présence il me semble que je suis privée de soleil.

« Je prie pour vous, Marie, chaque matin dans cette église que vous aimez et où tant de fois, si près l'une de l'autre, nous avons prié ensemble. »

Un matin, Marie-Aimée radieuse arrive à Paris. Mais à son grand étonnement elle ne reconnaît plus Marie-Paule. La jeune fille de Nancy a fait place à un être insexué. Elle est effrayée par ses paroles et par ses baisers. Devant cet amour insensé, elle est prise de vertige. Le lendemain, après une nuit passée dans les larmes, Marie-Aimée repart pour Nancy.

Son rêve d'une grande et pure amitié est mort pour toujours.

Le jour même, Marie-Paule écrivait à son amie :

« Marie, vous avez sans doute raison. Vous devez toujours avoir raison, vous qui êtes sereine, calme, pure ; vous qui ne perdez

jamais l'équilibre de vos facultés, vous qui n'êtes jamais troublée, agitée, fiévreuse, inquiète. Vous pesez sagement toutes ces questions-là, vous vous dites que dépassant certaines bornes, certaines limites, certaine route tracée d'avance, l'affection change de nature, dégénère, devient nuisible, dangereuse, que sais-je ? Vous vous dites que tout ce qui ne tend pas au bien court droit au mal ; que tout ce qui n'est pas aide est obstacle ; que tout sentiment qu'on ne peut pas ramener à certaines règles est condamnable ; que toute affection enfin qui ne dépend pas de certains principes doit être sacrifiée. Vous raisonnez enfin...

« Moi, Marie, je ne raisonne pas. Je sens. Et comment raisonnerais-je, mon Dieu, je peux à peine m'y reconnaître dans ce chaos de sentiments divers qui m'assaillent, m'agitent, me torturent. Je ne sais si je suis injuste ou bonne, courageuse ou lâche, mesquine ou généreuse. Je ne sais qu'une chose : Je vous aime, et que si vous me défendiez de le faire, j'en mourrais ! Est-ce qu'on peut s'empêcher d'aimer ?

Eh bien ! oui, peut-être avez-vous raison. Je vous aime mal, mais, mon Dieu, comment pourrais-je m'en défendre ? Comment pourrais-je croire qu'on n'aime pas bien quand aimer c'est prendre toute sa vie et la mettre au gré de cette puissance qui nous fait tant souffrir, qui nous torture, qui nous martyrise et qu'on bénit pourtant. »

Quelques temps après son malheureux voyage à Paris, Marie-Aimée tombait gravement malade. Elle mourut à peine âgée de vingt-trois ans, sans jamais avoir revu son amie.

En apprenant cette mort, Marie-Paule fut consternée.

Mais son chagrin fut de courte durée. Le plaisir, l'amour et le succès consolait depuis longtemps l'androgyne.

II

L'androgyne

Les premiers jours de juin avaient été très chauds. La belle Gisèle d'Estoc, écrivain et sculpteur réputée, connue à la fois dans la société parisienne par son talent et par ses audaces oratoires, s'était arrêtée un instant de modeler un faune attaquant une nymphe. Assise à sa table, devant une énorme gerbe de lilas, dont le doux parfum l'enivrait, elle laissait son esprit vagabonder. Elle se revit à la conférence qu'elle avait donnée la veille. La foule houleuse était composée en majeure partie de femmes auxquelles elle avait crié son admiration passionnée pour la compagne de l'homme, dont elle est presque toujours la victime.

Ensuite, Gisèle d'Estoc avait exposé longuement sa théorie sur l'Androgyne, sans grand espoir d'ailleurs d'être prise au sérieux. Et voilà que ce matin même dans un journal, quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, écrivait à son tour, des remarques fort sensées et bien faites pour lui plaire sur cette question de l'Androgyne. Aussi la jeune femme pensa-t-elle qu'il serait bienséant d'écrire à ce confrère inconnu pour le remercier et le féliciter de sa courageuse initiative. De sa fine et ferme écriture masculine, Gisèle écrivit :

« Voulez-vous me permettre, Monsieur, de vous adresser tous mes compliments pour votre dernier article : l'Androgyne. Charmant comme forme d'abord, mais ce qui me touche plus c'est qu'il donne une note juste, sans colère, sans vaines récriminations, sur un phénomène encore mal étudié.

« Hélas, oui, c'est un fait déplorable, mais indéniable, un troisième sexe est né ! Jeter les bras au ciel et crier au vice, voilà qui est bientôt fait et dit – et passablement puénil. Cela devait être, puisque cela est. Constatons, cherchons le pourquoi, bien que ce soit inutile et laissons les sots perdre leur temps à s'indigner.

« Vous avez été le premier à comprendre ou tout au moins à dire que le fait qui nous occupe tenait à des causes profondes, dont la plus visible est l'évolution intellectuelle des femmes. C'est un état psychologique qui se transforme en cas pathologique et en névrose. Les responsabilités de l'existence devenant de plus en plus lourdes, l'homme les fuit ; la femme s'est décidée à les prendre pour sa part ; mais alors elle veut les compensations de ce rôle viril : les satisfactions de l'amour-propre, les détente du cœur...

« Or, en amour, l'homme est, quoiqu'on fasse, l'ennemi de la femme, et réciproquement. C'est sur le terrain de l'amour que les vraies femmes luttent, combattent pour absorber l'homme à leur profit. Energies différemment appliquées : résultats divergents. Cet état de choses ne peut que s'accroître. La femme apportera au travail de sa culture intellectuelle une ardeur toujours croissante. Et là-dessus les bourgeois s'effarent : « L'avenir de l'humanité !!! cette brave

Colombine elle-même y revient sans cesse (ce qui me la fait voir alors en cornette et tirebouchon... au lieu d'un bonnet de plumes). Maizeroy, ce grand inconscient « aguiche » la curiosité publique en papotant sur le problème sans l'étudier. Catulle Mendès, ce dilettante, en prend texte pour ses adorables et détraquantes fantaisies. Seul Guy de Maupassant qui s'en amuse énormément dans la réalité a la sagesse de se taire. Je vous le répète, vous êtes le premier qui ayez dit un mot juste sur ce sujet. Que tout le monde se rassure. Voulez-vous que je vous dise ce qui arrivera : l'humanité va sans nous demander quel chemin il faut prendre : nous aurons la femme-homme, c'est certain. Mais toute variété inféconde qui ne sert pas les destins du monde doit disparaître. Le remède que j'entrevois dans l'avenir à la maladie qui vous effraie, c'est une nouvelle conception de l'amour basée sur l'égalité parfaite de l'homme et de la femme. Cela vous ennuie ? tant pis !

« Une lectrice. »

« P.S.- Il n'est pas exact de dire que l'homme possède la puissance de domination par atavisme. L'atavisme s'exerce sans égard au sexe avec des résultats différents. C'est ici plutôt idée acquise, éducation. »

La nuit vient. L'atelier se remplit d'ombres, c'est l'heure équivoque que Gisèle préfère. Ce soir, sans doute troublée par cette atmosphère lourde, elle pense à sa jeunesse. Elle se revoit au pensionnat de Nancy avec ses camarades. Déjà à cette époque l'amour la sollicitait ; elle avait des curiosités singulières. C'était le temps où elle avait eu une véritable passion pour une jeune élève très perverse, au tempérament de lesbienne. Plus tard elle sera amoureuse de sa surveillante, une superbe jeune fille, chaste, irréductible et dont elle obtiendra cependant les faveurs. A cette époque déjà lointaine Gisèle était faite pour l'amour. Elle était portée vers la volupté. Son corps, beau bouton de rose prêt à éclater, désirait avant tout les joies physiques, la jouissance des sens, l'épanouissement sous les caresses.

Pourtant, durant quelques mois, elle avait connu aussi les délices délirantes d'une véritable crise mystique. La poésie des cérémonies, celle du soir surtout dans les églises, l'avait bouleversée. Elle avait entendu l'appel des voix mystérieuses à l'heure où luit dans le sanctuaire la lampe d'argent et que par la porte entr'ouverte sur le jardin ombreux on aperçoit la première étoile. Alors, elle avait senti les transports les transports merveilleux que les voluptés les plus aiguës de la chair n'avaient jamais pu effacer. Mais Gisèle n'avait pas tardé à retourner à l'amour charnel. En relisant certaines pages de *Lélia*, elle avait l'impression nette de se voir, toute nue dans un miroir. Elle découvrait dans ces pages l'analyse profonde et détaillée de cette poursuite d'une satisfaction qui toujours se dérobe, devient une obsession !

« Trouver le bonheur devint ma seule pensée, et, s'il faut avouer à quel point j'étais descendue au-dessous de moi-même, la seule règle de ma conduite, le seul but de ma volonté. Après avoir laissé sans m'en apercevoir, flotter mes désirs vers les ombres qui passaient autour de moi, il m'arriva de courir en songe auprès d'elles, de leur demander impérieusement sinon le bonheur, du moins l'émotion de quelques journées. Je fus infidèle à l'imagination, non seulement à l'homme que j'aimais, mais chaque lendemain me vit infidèle à celui que j'avais aimé la veille. »

Si l'intelligence multiforme de Gisèle a séduit de brillants esprits dans les classes les plus diverses de la société, la beauté, la perfection de son corps ont inspiré de nombreux artistes. Ce corps si finement modelé qu'il fait penser, tout naturellement, à ces séduisants éphèbes du monde antique, Antinoüs, Adonis, Endymion que les déesses amoureuses admettaient à l'honneur de leur couche. Mais elle est femme aussi, ses hanches, ses seins, ses jambes rappellent les plus charmants modèles du Primitif.

Comment mieux expliquer le charme double du corps de Gisèle qu'en disant qu'elle a servi de modèle à J.-J. Henner pour son tableau, *Barra*, exposé au Salon de 1882 et qu'elle est aussi *La Dame de Trèfle*, de Henri de Beaulieu, où elle figurait la brune et fière « Argyne », symbole de l'argent. Nombreux furent alors les admirateurs et les amoureux de Gisèle, qui la reconnurent ici, dans le grêle héros mort gisant à terre, sans voile ; et, là, pareille à une Esméralda luxurieuse, les cuisses nues et, dissimulant à peine, sous un étroit loup de velours noir son visage triangulaire de faune que soulignait encore le feu du regard.

Van Beers le peintre alors à la mode, voulut à son tour faire de Gisèle un portrait à peine transposé. Sa haute chevelure dressée en forme de casque dominait le visage pâle de voluptueuse où luisaient, inquiétants et magnifiques, des yeux couleur d'opale. Sous la robe courte et légère, on devinait ce corps souple et frémissant, fait pour la passion.

Gisèle a fait elle-même son portrait :

« Vous voulez me connaître au physique, écrit-elle à un de ses amis : voilà : j'ai de jolies épaules, des seins peu volumineux et charmants, des jambes longues, des cuisses rondes, un pied petit, bien cambré et respecté par la chaussure. On me voit tout de suite dans une fête de Barra, toute nue sous la longue chemise couleur de sang, les cheveux coupés « à la victime », pour imiter Thérésia Cabarrus. »

Et dans une autre lettre :

« Regardez-moi, voici : une figure piquante, à la bouche expressive, un peu provocante, avec des lèvres charnues, sinueuses, aisément portées à s'entr'ouvrir pour un sourire ou pour un baiser : sensualité et esprit. Le menton est d'airain, sans palpitation. Un visage énergique, enfin, imposant, qui vous défie de l'oublier. »

Lorsque la passion le lui permet, cette femme extraordinaire devient un artiste de la plus grande valeur, un écrivain des plus remarquables. Ses travaux sur l'inter-sexualité dans l'art ont produit la plus vive sensation dans le monde des savants. On a traduit en plusieurs langues son étude sur *Le Secret de Michel-Ange*. Dans des pages brûlantes, Gisèle explique à la fois le génie du sculpteur et le sens de la sexualité. C'est un modèle avant la lettre de Freud : pour tout dire un refoulé. Toute son œuvre angoissée nous le révèle. « Pour s'expliquer le plafond de la Sixtine, écrit Gisèle, il faut avoir connu le tourment sexuel du vieux Buonarroti. » Et l'historien nous prouve que si le sculpteur italien a projeté tous ces nus d'adolescents magnifiques sur le plafond sacré, c'est qu'il a eu faim de ces corps moelleux, jusqu'à hurler de désespoir.

Mais sa pratique de l'Eglise, son respect des évangiles et, aussi la terreur qu'il a de la troisième enceinte infernale dans laquelle Dante place les pratiquants de la sodomie, ont empêché Michel-Ange d'étancher sa soif. *Tel est le terrible secret que son œuvre trahit !*

Et Gisèle parle avec émotion comme d'un frère dont elle aurait aimé les caresses et les baisers, de ce beau jeune homme Tomaso Cavalieri, que le vieux sculpteur a si passionnément aimé. « *Ah ! comme il regrette de ne pas avoir connu Tomaso au temps même où il travaillait à son David. Combien plus beau il eût été en ressemblant à son jeune et bien-aimé ami !* »

De l'inter-sexualité de Michel-Ange, Gisèle a montré avec une pénétrante érudition, les divers aspects.

Nous avons sur cette étrange et mystérieuse Gisèle d'Estoc, savante humaniste, romancier, journaliste, conférencière, hagiographe, sculpteur et redoutable épéiste un bien curieux document. C'est le récit d'une visite que lui fit en 1885 un jeune journaliste lorrain, Pillard d'Arkai. De ces pages qui ont le flou et la sincérité d'un daguerréotype nous détachons ce passage :

« *En plein Paris, rue Caroline⁵, à cent pas de la trépidante place Moncey, nous sonnons à une porte basse qui s'enfonce dans un mur sombre. Et c'est dans un calme jardin que nous nous trouvons tout à coup devant une maison provinciale, flanquée d'une petite tour vieillotte. Cette retraite paisible et fraîche nous indique immédiatement que celle qui l'habite est artiste et mélancolique. Mais c'est sans chercher à comprendre que nous apercevons ensuite dans des lilas gros comme des arbres un trapèze qui se balance, de mignonnes altères qui traînent sur le gazon et dressés au fond d'une allée, des cibles et des mannequins meurtris de coups de pistolet. Un étroit corridor s'allonge avec sa voussure en ogive. Derrière nos pas retombent des tentures avec comme un chuchotement. Enfin, dans un oratorio intime, où les belles images gaufrées, les mystiques portraits primitifs, les tapisseries pâlisantes, les bas-reliefs en bronze et, sur un bahut à crédence, mille autres ingénues ciselures et bizarres orfèvreries confondent leurs notes disparates dans une*

⁵ Rue Abel Truchet.

harmonie monocorde d'aussi parfaite distinction que le lointain parfum de myrrhe qui s'alourdit dans l'air discret, la fidèle servante pousse vers nous un escabeau en bois de chêne sculpté et doré. Nous pénétrons sur la pointe de nos pieds dans ce sanctuaire de travail du plus pur gothique flamboyant et voici Madame Gisèle d'Estoc :

« Oh ! Jeanne d'Arc !

Tel est le cri qui jaillit soudain de nos lèvres. C'est que positivement on croirait voir l'idéale amazone quand on la voit ainsi, cette Mme Gisèle d'Estoc, avec la coiffure authentique des cheveux coupés courts derrière, alignés en rond sur le front ; dans cet historique décor, reconstitution fantaisiste de ce qu'aurait pu être le cabinet particulier de Charles VII. Son visage, empreint de douceur et de gravité, nous évoque bien tous les traits de l'héroïne de l'époque dont elle aime le goût sobre. Et nous savons maintenant pourquoi l'éminent poète Adolphe Retté nous dit un jour, en parlant d'elle, que le G. de son nom Gisèle, n'était pas la lettre initiale de son pseudonyme Gyzel, mais celle de son prénom Jeanne. Non pas certes la Jeanne de Voltaire qui en fit un garçon manqué aux mains rouges. Ni même une Jeanne selon Frémiet qui en fait un ange à cheval. Mais Jeanne, selon notre cœur, Jeanne à vingt ans, chaste et sévère.

« C'est en Lorraine que je suis née, dit-elle, à l'ombre d'une vieille cathédrale, dans une maison d'ancien style où habitait, au rez-de-chaussée, un statuaire religieux. Je me souviens encore de cet atelier médiocre assurément mais immense pour mes petits pas. C'est là que j'appris à rêver, à penser, à prier. Quand les trois cloches, nos voisines, se mettaient, vers le soir, à chanter l'angélus, cela faisait trembler les murs et, dans les trophées d'armes suspendus tout le long, passaient de sonores frissons. Le bronze des statues vibrerait. Et les anges en plâtre peint, dans leurs auréoles de pénombre, semblaient qu'ils allaient s'animer. Alors, dans un recueillement un peu effrayé mais très doux, longuement, je m'agenouillais. Si je n'avais pas été la fille d'une famille puritaine et surtout si j'avais eu un peu moins de cerveau et un peu plus de nerfs, peut-être, moi aussi, dans ces minutes extatiques, j'aurais cru entendre des voix !... comme l'enfant de Domremy. Prenez cette lampe de fer... c'est un souvenir authentique que j'ai récemment rapporté de mon dernier séjour au pays natal de celle avec qui j'ai vécu, depuis plusieurs années, je ne craindrai pas de dire : cœur à cœur. Ma « Psychologie » de l'héroïne est enfin presque terminée. Dans le premier volume qui paraît en ce moment en livraisons, j'ai tenté de reconstituer la genèse de son idée, en me basant sur tous les documents connus et quibusdam aliis, sur mon intuition de sa nature d'androgyne, sur les conditions de la vie dans un vieux village des Vosges et sur les influences locales en ce qu'elles ont d'immuable. Car la chaumière a bien été démolie, l'ancienne route déplacée, le pont sur la Meuse emporté, et le hêtre historique est mort, mais les grandes lignes du paysage sont restées celles de jadis. Assise à l'ombre du bois chenu, m'efforçant de me mettre moi-même dans l'état d'âme de Jeanne d'Arc, me disant que sûrement elle avait vu de ses yeux cette plaine

et ces collines ; j'ai beaucoup cherché quelles suggestions avait pu donner à son esprit, ce paysage tant de fois considéré. Il est vaste et bien défini, décoré par un grand ciel, nettement limité dans son lointain horizon. La terre matérielle en forme l'assise solide que domine l'immensité grise, nuageuse, sereine. Telle l'idée positive de l'action fut, dans la vie de Jeanne d'Arc, dominée par un mysticisme constant, exalté, pur.

A cinq siècles de distance, la même dualité, apanage d'une femme, doit être employée non plus à la guerre au service d'un prétendu lieutenant de Dieu sur la terre mais à la lutte pour la justice et la vérité : « Fiat lux ! fiat justicia ! Telle fut la devise que je mis en exergue des livraisons de ma Revue Caudine publiée à Paris pendant l'hiver 1887 à 1888. Comment je suis devenue écrivain ? A peine je savais écrire que déjà je notais mes impressions. Ce qui me décida à livrer au public mon premier ouvrage Noir sur Blanc, ce fut un élan d'indignation contre la bourgeoisie de Nancy. Une jeune femme, la comtesse de M... avait dû fuir devant l'acharnement de la ville entière la poursuivant de ses sarcasmes, de ses lazzis cruels, de sa curiosité impitoyable. Sous ses allures excentriques qu'on flétrissait, nul n'avait su découvrir l'originalité vivace d'un talent qui se formait et qui se manifesta bientôt à la Vie parisienne, sous le gai pseudonyme de Gyp. Dans un feuilleton publié dans le Figaro, elle a depuis puni les bourgeois de l'avoir jadis traitée comme... la dernière venue. Moi seule, je l'avais devinée sous ses spirituelles réparties et sa railleuse philosophie. Puis, en vrai débutant, j'envoyais des pages aux petites revues littéraires. Excelsior, récits historiques, fut couronné. Mortel courage, Adultère préhistorique, Le Trouvère, Contes d'amour parurent dans le Vingtième Siècle. Enfin, je publiais des chroniques à l'Estafette. »

Ce portrait nous montre comment les contemporains de cette singulière et si passionnante esthète pouvaient se la représenter. Lorsqu'en pleine notoriété, Gisèle d'Estoc pense à faire faire son portrait, elle ne songe pas une minute à M. Bonnat, le portraitiste à la mode, elle s'adresse à un jeune artiste de Metz, Henri Loyot, peintre des soudards et des spadassins. Celui-là nous montrera Gisèle debout dans l'attitude du tireur. Sa belle main est crispée sur la garde de l'épée. Gisèle est vêtue d'un dolman à brandebourg ; au col luit la double croix de Lorraine. Le visage du modèle est fin, mais énergique. De grands yeux verts aux reflets d'or, les cheveux courts et frisés rappellent les mâles et fières figures des jeunes guerriers florentins de la Renaissance.

A qui la voyait pour la première fois, Gisèle d'Estoc apparaissait comme un être multiple, singulier, déroutant, insaisissable. Arriviste, Gisèle finit par avoir de l'amour une idée arrêtée : *ne jamais se donner, jouer*. Lorsque sa carrière ou son plaisir sont en jeu, elle sait habilement maquiller ses amours singulières et ses vices de couleurs mensongères. Amphibie dans ses plaisirs, elle est le prototype de l'androgyne. Elle est assez adroite, si elle y consent, pour donner à son partenaire, l'illusion d'un don total. En réalité, elle n'a jamais eu

de pitié pour les hommes ; pour les femmes non plus. Ceux qui la serrent dans leurs bras, croient étreindre l'amour, en réalité ils n'étreignent que leur propre désir, le rêve fugace. Gisèle ne se livre jamais. Elle séduit, elle éblouit, puis son caprice l'emporte. Folle de sexualité, jamais satisfaite, elle court déjà vers d'autres amours. A la même seconde, cette créature captive et déroutée. Pudique comme une vierge, elle est aussi experte qu'une courtisane. Elle est capable des pires débordements, comme des plus beaux actes de courage et de générosité. Elle est à la fois altruiste et égoïste, ardente et volage, c'est un mélange fantastique et qui, parfois, fait peur !

Pareille à une femme de lettres romantique qui scandalisa son époque, Gisèle d'Estoc a constamment peuplé son esprit d'images chimériques, de rêves sensuels, impossibles, dont la perversion a grandi avec l'âge.

Le corps de Gisèle était le jouet de son imagination : elle créait sans arrêt des images érotiques. Mais jamais cette imagination ne pouvait être contentée. Les scènes qui naissent successivement dans son esprit étaient impossibles à imiter dans la réalité. Aussi ressentant un besoin d'aimer jamais assouvi, était-elle toujours malheureuse et chaque homme lui semblait décevant, alors qu'elle n'était jamais déçue que par elle-même. En réalité Gisèle fut surtout la victime de son imagination déréglée et d'une sensualité exacerbée. A Gisèle pourraient s'appliquer ces lignes de Charles Maurras, à propos de George Sand, dans *les Amants de Venise* :

« Etre incomplet, avide et aride, enivré de ses mécomptes et de ses désirs, puissant par le cerveau, pauvre par les sens, imagination brûlante, tempérament froid. »

Comme « Indiana », Gisèle court sans cesse vers une nouvelle désillusion. Au fond elle n'aura connu que des chimères. Puisque les hommes la déçoivent elle prendra sa revanche, en s'imaginant qu'elle peut remplacer l'homme. C'est la raison pour laquelle elle s'habille très souvent en homme et surtout en collégien. Ce costume qui lui donne un genre équivoque, trouble certaines femmes. Elles raffolent du faux lycéen et se laissent aller avec lui à des véritables orgies.

A Nice, pendant les fêtes de Carnaval, Gisèle a connu des nuits que Casanova et don Juan lui eussent enviées.

Auprès des hommes elle joue le rôle irritant et dangereux d'allumeuse. Tout à fait par hasard elle est entrée en relations épistolaires avec un jeune et brillant officier de l'armée d'Afrique. Se rendant parfaitement compte de l'effet que produiront ses lettres sur un homme jeune, vigoureux, perdu dans la solitude, aux confins du désert, elle lui prodigue les épîtres les plus brûlantes, aggravées de descriptions ensorceleuses... Le thème de ces peintures aphrodisiaques c'est naturellement son corps sur lequel elle donnera des détails d'un réalisme impossible à préciser. Et comme si cela ne suffisait pas, un jour, Gisèle enverra au nouveau saint Antoine une série de photographies dans lesquelles elle apparaît nue et magnifique, dans les poses les plus excitantes. D'ailleurs de ses photographies où tous ses bijoux indiscrets sont mis à nus, Gisèle se

montre si prodigue que son photographe attiré ose lui en faire la remarque :

« Vous me dites que tout le monde s'étonne à la pensée que le photographe n'est qu'un ami... mais le photographe, lui, s'étonne de la grande consommation des « Phryné... Il lui semble, dans sa naïveté, que le seul titre d'ami ne donne pas droit à recevoir une image aussi... intime. Et en voilà au moins deux douzaines ! »

Un jour, à bout de patience, l'officier arrive à Paris, découvre Gisèle, espérant enfin pouvoir jouir de tous les plaisirs du paradis d'Allah. Il se trouve en présence d'une mondaine rouée qui lui permettra tout juste de lui baiser les doigts !

La même aventure est arrivée à un jeune étudiant en médecine, peintre de talent et qui devait devenir un de nos plus grands médecins. A l'exposition internationale de *Blanc et Noir*, Gisèle a remarqué d'intéressants dessins ; ce sont des « Notes de voyage » qui voisinent avec un très beau fusain du dessinateur Allongé. Elle écrit sur-le-champ à l'auteur de ces dessins en lui exprimant toute son estime. L'artiste qui connaît et admire le talent de Gisèle, se montre très sensible à cette appréciation. Un jour, elle lui permet de venir la voir dans son atelier. De la part du jeune homme c'est le coup de foudre. Gisèle s'en aperçoit, mais n'en laisse rien voir. Au lieu de calmer cette flamme, elle l'attise. C'est dans son jeu. Promenades à la campagne, visites aux musées, petits voyages aux environs de Paris et, ce qui devient plus grave, on passe quelques soirées chez les filles. Pour ce genre d'expédition Gisèle a naturellement revêtu le fameux costume de lycéen. Au lendemain d'une de ces escapades, Louis C... écrit à son amie : *« N'êtes-vous pas trop fatiguée de notre escapade d'avant-hier soir ? J'attends vos nouvelles instructions, tout prêt à aller dans tous les lieux les plus excentriques, au besoin coucher au poste avec mon jeune compagnon ! »*

Louis C... n'est pas riche et pourtant il fait de très beaux cadeaux artistiques à celle qu'il désire de plus en plus ardemment. Mais Gisèle résiste à son désir. Alors son compagnon se plaint amèrement : *« Je puis vous affirmer que j'ai toujours fait tout mon possible pour éviter les retards dont vous m'accusez. Vous m'avez souvent attendu, il est vrai, mais je vous ai consacré la plus grande partie de mes nuits... sans autre compensation que celle de vous voir et d'être près de vous. Nous n'étions sans doute pas faits pour être unis par l'amour. Peut-être n'ai-je pas su vous inspirer une vraie passion ! Pourtant je vous ai aimée follement et c'est la première fois que j'ai aimé ainsi ! »*

Fatiguée par les assiduités de cet adorateur, Gisèle jettera bientôt son masque. Froidement elle écrit à son compagnon :

« L'amour ? Je n'y crois pas. Je n'y ai jamais cru, en tout cas à l'amour tel que vous le concevez. C'est une folie dangereuse. Tout passe, tout lasse, tout casse. Voilà ma devise et j'y suis fidèle, depuis toujours. » Et elle ajoute cyniquement : *« Le sentiment, voyez-vous,*

ne m'a jamais intéressé. Je préfère les aventures compliquées, mes vices sont tellement odieux qu'ils dépassent de beaucoup la possibilité du pardon. Vous êtes bien trop simple pour pouvoir me suivre sur ce terrain. »

Cette fois le jeune étudiant comprit. Triste, écoeuré, il ne revit plus jamais Gisèle.

Pour faire la conquête d'une femme qui lui plaisait la tactique de Gisèle d'Estoc était toute simple. Elle lui envoyait une déclaration enflammée et précise tout en l'invitant à venir dîner avec elle. Souvent la réponse était favorable comme celle-ci :

« Si votre toute aimable lettre n'est autre chose qu'un piège, comme mon peu de valeur me permet de le craindre, j'accepte volontiers la plaisanterie et suis prête à en rire avec vous. Si elle est... sincère, je mets toute ma reconnaissance à vos petits pieds, car ils sont petits, n'est-ce pas ? Mais ne craignez-vous pas les cohues ? puisque votre indulgence me permet le choix d'une aimable rencontre, je vous propose celle-ci qui avancera de quelques heures l'entretien demandé. Venez en voiture samedi à huit heures précises, rue de Rougemont, n°2. Le lieu est paisible, à l'abri de tout scandale, de toute indiscretion et il vous suffira de dire mon nom à l'homme qui viendra ouvrir la portière pour être immédiatement conduite auprès de moi. Il va sans dire que vous pourrez – tout comme à l'Opéra – venir en domino, avec un loup sous le voile, et que je ne vous demanderai même pas d'en soulever la barbe. Vous m'intriguerez en dînant.

*Toutes mes gratitude,
Signé : C... »*

L'aventure durait quelques... nuits puis la belle rassasiée disparaissait, courait à d'autres amours. De ces passades Gisèle eut parfois de cuisants souvenirs et même de véritables règlements de comptes. Témoin ce petit billet reçu par elle à la suite d'une de ces rapides et dangereuses liaisons :

« Madame, Hôtel des Champs-Élysées, rue des Écuries-d'Artois n°2, quelqu'un aurait à vous remettre certains papiers dont vous seriez probablement bien aise de vous retrouver en possession. De une heure à trois heures aujourd'hui, doit-on vous attendre ? Veuillez donner une réponse au porteur. »

Naturellement ce prudent « poulet » était anonyme. Au cours d'une de ses aventures, Gisèle se trouve en contact avec Marie Colombier qui vient de publier avec scandale son fameux livre *Sarah Barnum*. Sur ce pamphlet l'esthète curieuse de tout, veut savoir l'opinion de son auteur. Elle reçoit alors l'in vraisemblable lettre que voici : « *Pour certaines résolutions l'instinct vaut tous les avis. Vous sollicitez le mien ? n'est-ce pas que vous hésitez sur votre droit de justicier ?*

Mon conseil, c'est l'oubli. Facile à dire, peut-être, mais le temps apaise mieux que le reste. Et vous avez raison, il y a des victoires plus chères que la défaite. Cependant, pour moi, si j'avais à refaire Sarah Barnum, je n'hésiterais [,] pas à le réécrire ??? autrement, car, j'en regrette, non pas ce qu'on me reproche, mais plusieurs fautes contre le goût féminin que j'ai eu le grand tort d'y laisser passer contre ma volonté. »

Si notre héroïne a toujours été cruelle pour les hommes, c'est par les femmes qu'elle sera punie. Saphique convaincue, Gisèle est rapidement devenue la maîtresse d'une jeune femme de lettres qui, à cette époque, obtient un très vif succès avec des romans et des nouvelles fantastiques dans le goût d'Edgar Poe et de Barbey d'Aurevilly. Cette fois Gisèle a trouvé son maître dans l'art de la séduction et des caresses. Tous les jours elle écrit à R... des lettres de folle passion impossible à reproduire. A côté de ces lettres, les *chansons de Bilitis* sont des litanies. Mais R... n'aime que les passades et se fatigue vite de cette amoureuse trop exigeante qu'elle appelle dans l'intimité « la Ventouse ». Sans se soucier des plaintes et des menaces de sa maîtresse elle la congédie brutalement. Gisèle souffre horriblement mais, très orgueilleuse, elle ne tarde pas à oublier la romancière dans les bras d'une splendide créature, l'écuyère et trapéziste, Emma Rouër, du cirque Médrano. Manet qui a fait le portrait de cette trapéziste, nous montre, dans son pastel, une belle blonde épanouie, grande, un peu forte, une de ces belles créatures dont on pense : « c'est un vrai Rubens ». La taille fine, les hanches larges, la poitrine orgueilleuse. On devine dans sa ligne une grande souplesse, elle doit avoir une démarche harmonieuse. Elle est fraîche et belle, mais a dans le visage quelque chose de brutal et de sensuel. Dès qu'elle aperçoit l'écuyère, Gisèle en devient folle. C'est au cirque, avec une audace insultante pour la mort, Emma vient de réaliser plusieurs tours de force acrobatiques devant lesquels des hommes de métier auraient abandonné. La foule en délire acclame la trapéziste. Gisèle lui lance un gros bouquet de violettes de Parme qui ornaient son corsage. En regardant Emma, elle a un visage illuminé de passion et de promesses. Le soir même les deux jeunes femmes dînaient en cabinet particulier. Le lendemain Gisèle écrivait à sa nouvelle amie : « *Ton image est dans mon cœur, ta caresse est dans ma chair. Je garde sur mes lèvres le goût âpre de tes baisers.* »

Cette liaison comme les précédentes est traversée d'orages. Exclusive, Gisèle veut faire de son amie une véritable esclave. Emma qui, au fond, préfère aux amours saphiques les étreintes des jeunes mâles vigoureux, s'enfuit un beau jour à Hambourg avec un matelot allemand. Elle revient bientôt à Paris, le corps endolori par les coups de son amant. Gisèle pardonne. Elle écrit à Emma Rouër : « *Je ne veux pas te laisser plus longtemps sans nouvelles. Ce soir je ne pourrai pas aller te voir. Je traque Laurent Tailhade dans tous les coins pour lui administrer la correction qu'il mérite depuis longtemps.* »

Quelques heures plus tard, au restaurant Foyot, une bombe à retardement placée dans un vase de fleurs faisait explosion, arrachant au poète la moitié de la figure. Tous ceux qui depuis ont relaté ce fait, ont parlé d'un attentat terroriste : seul le poète symboliste Ernest Raynaud a soupçonné la vérité. Il faut dire qu'à son talent d'écrivain, celui-ci ajoutait son flair de policier : il était commissaire de police.

Une fois encore Emma Rouër abandonne son amie. Gisèle apprend qu'elle fait courir sur son compte des bruits peu flatteurs. Elle sait que l'écuyère, élève comme elle du maître Vigeant, est une lame redoutable. Qu'importe, elle se battra. La rencontre a lieu dans le bois de Vincennes. A la quatrième reprise Emma Rouër est très sérieusement blessée au sein gauche.⁶

Poursuivant ses aventures extravagantes, un moment Gisèle eut l'idée audacieuse de séduire le R.P. Didon. Le dominicain était dans tout l'éclat de sa gloire. Notre-Dame retentissait de ses sermons magnifiques, échos de Bossuet et de Lacordaire. Elle demande une audience au célèbre prédicateur qui la reçoit. Au cours de cette première visite Gisèle se montre une simple fidèle, très croyante et désireuse seulement d'être conseillée. Par la suite, elle écrit au prédicateur de longues lettres touchant les problèmes religieux. Le père Didon lui répond avec empressement⁷. Parmi ces réponses écrites en marge des lettres de la jeune femme, on trouve de véritables chefs-d'œuvre de casuistique. Un jour Gisèle envoie à son illustre correspondant le volume qu'elle vient de publier sur Jeanne d'Arc.

La première Gisèle d'Estoc a cherché à dégager l'histoire de la légende. Mieux que P. Caze elle nous montre la vraie Jeanne d'Arc, non pas la « bergerette », mais la princesse, fille de roi, à laquelle fait allusion Shakespeare qui lui prête cette déclaration : « Je vous dirai d'abord quelle est celle que vous avez condamnée en ma personne : ce n'est pas la fille d'un pâtre, mais un rejeton de la race des rois. » Et Shakespeare, qui possédait une érudition prodigieuse n'avait certainement pas inventé cette phrase. Très au courant des dessous de la vie des cours, il devait avoir eu connaissance de quelque document secret qui a disparu depuis.

Dans l'ouvrage de Gisèle d'Estoc, Jeanne apparaît comme une robuste Lorraine, très habile dans l'art de se servir des armes, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une exquise sensibilité, une grande pudeur : et précisément Gisèle insiste sur la chasteté de Jeanne. C'est ce qui lui permettra d'affronter sans crainte l'examen Yolande et celui de la duchesse de Bedford. Tous les compagnons d'armes de Jeanne, Jean d'Aulon, le duc d'Alençon, font l'éloge de sa chasteté et, ils l'ont vue presque nue, ils ont pu admirer ses seins splendides. Voici, enfin, une Jeanne d'Arc vivante, vraie, humaine.

⁶ D'après ce duel, le peintre Emile Bayard a fait un tableau qui a connu un grand succès de curiosité.

⁷ Cf. notes et documents, III.

La lecture de ces pages d'une science historique très remarquable et cependant frémissantes d'un puissant lyrisme, fut pour le Père Didon une révélation. Sur-le-champ il écrit à Gisèle :

« J'étais loin, certes, de soupçonner en vous un historien d'une si grande force d'évocation. Maintenant, je connais la sainte héroïne qui nous est chère à tous deux. On dirait que vous l'avez connue. Vous nous montrez Jeanne habillée en page, un vrai page qui aime les chevaux, les armures, les bannières. Tout cela est décrit de main de maître. Le départ de Jeanne, sa rencontre avec le roi, ses chevauchées sur les routes hasardeuses, la vie des camps si dangereuse pour cette jeune fille qui est toute pureté, tout héroïsme. D'une plume à la fois attendrie et vigoureuse vous décrivez les moindres détails de son existence et jusqu'à la flamme sifflante qui fut son linceul.

Je vous le répète, vous êtes de la taille de Michelet avec quelque chose d'aéré, de lyrique en plus. Vous êtes un maître. »

[Là s'achève la partie de l'ouvrage publiée par Borel dans les « Œuvres Libres ». Dans l'édition intitulée « Maupassant et l'Androgyne », Borel rajoute deux chapitres : « la solitude d'un faune » (qui reproduit les lettres de Maupassant à Gisèle d'Estoc), et « Le cahier d'amour », plusieurs fois republié depuis en solo. Ce cahier d'amour écrit par Gisèle d'Estoc (on n'en est pas tout à fait sûr). Elle y raconte son histoire avec Maupassant.]